

HARVEY, Pierre, *Histoire de l'École des Hautes études commerciales de Montréal, tome 1 : 1887-1926* (Montréal, Éditions Québec/Amérique et Presses de l'École des Hautes études commerciales, 1994).

Robert Gagnon

Volume 49, numéro 4, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305471ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305471ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, R. (1996). Compte rendu de [HARVEY, Pierre, *Histoire de l'École des Hautes études commerciales de Montréal, tome 1 : 1887-1926* (Montréal, Éditions Québec/Amérique et Presses de l'École des Hautes études commerciales, 1994).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(4), 579–581. <https://doi.org/10.7202/305471ar>

HARVEY, Pierre, *Histoire de l'École des Hautes études commerciales de Montréal*, tome 1: 1887-1926 (Montréal, Éditions Québec/Amérique et Presses de l'École des Hautes études commerciales, 1994).

En moins de cinq ans, l'histoire de l'éducation s'est enrichie d'ouvrages qui nous ont révélé les conditions d'émergence et de développement de nos principaux établissements universitaires. Après l'École polytechnique, l'Université de Montréal, l'Université du Québec et l'Université Laval, voilà que l'École des hautes études commerciales, elle aussi, nous est désormais mieux connue grâce au livre de Pierre Harvey. Comme le mentionne l'auteur, cet ouvrage n'est pas l'œuvre d'un historien de métier, mais celle d'un familier de l'École, ancien diplômé qui fut également professeur, puis directeur. Il faut reconnaître cependant que cette étude se distingue — ne serait-ce que par l'utilisation des notes qui renvoient aux documents d'archives et aux ouvrages fondamentaux de l'historiographie récente — des hagiographies que nous livrent bien souvent ceux qui entreprennent de faire l'histoire de leur *Alma Mater*.

Harvey ne s'est pas contenté de nous raconter l'histoire de l'une des plus anciennes écoles d'administration du continent nord-américain, il a voulu également esquisser le tableau de la société qui l'a vue naître. Pour ce faire, il a divisé son ouvrage en trois parties qui correspondent à autant de périodes. La première commence, en 1887, avec la création de la chambre de commerce du district de Montréal et se termine, vingt ans plus tard, avec l'adoption de la loi qui crée l'École des hautes études commerciales. L'idée d'implanter ici ce type d'institution émane, en effet, de la communauté montréalaise des hommes d'affaires francophones. Après avoir relaté les conditions socio-économiques qui ont présidé à la création de la Chambre de commerce, l'auteur trace un portrait de certains de ses membres, ardents promoteurs de l'éducation commerciale. Le contexte politique, social et économique du Québec, au tournant du siècle, est longuement évoqué pour nous faire comprendre les motivations d'hommes d'affaires qui, tels Joseph-Xavier Perrault, Georges Gonthier et Honoré Gervais, ont fait état de la nécessité

pour le Québec d'avoir une école d'administration de niveau universitaire. Ce genre d'établissement existait déjà en Europe mais n'avait pas encore d'équivalent en Amérique du Nord. Le gouvernement de Lomer Gouin répond favorablement à «l'entreprise nationale» de ces hommes qui veulent permettre aux Canadiens français «de se tailler plus rapidement une place [...] à la direction des grandes maisons d'affaires montréalaises» (p. xvi).

La deuxième partie du livre aborde les toutes premières années de l'institution, années au cours desquelles le gouvernement débloque des fonds pour la construction d'un édifice somptueux devant servir à l'abriter. Le rêve de quelques hommes d'affaires montréalais se matérialise mais coûte cher, près de 600 000\$. Bien que l'emprise de la Chambre de commerce sur l'École soit grande (la Corporation est composée du principal et de cinq autres membres choisis par la Chambre), elle ne participe pas à son financement. Par ailleurs, aucune donation d'importance de la part de riches bienfaiteurs ne vient enrichir les coffres de l'École qui devient rapidement la cible des ennemis du gouvernement libéral. Nationalistes et ultra-catholiques s'en donnent à cœur joie, notamment dans les pages du journal d'Henri Bourassa, et contribuent à miner la réputation de l'institution naissante.

La troisième partie délaisse quelque peu le climat sociopolitique de l'époque pour plonger dans l'histoire interne de l'École qui ouvre ses portes aux premiers étudiants à l'automne 1910. Les inscriptions sont peu nombreuses et les difficultés financières ralentissent son développement. Le programme d'études implanté par le principal recruté en Belgique, Auguste-Joseph de Bray, se veut de calibre universitaire, mais des tensions surgissent entre ce dernier et le président de la Corporation, Isaïe Préfontaine, qui veut imposer un enseignement plus pratique. L'affiliation avec l'Université Laval à Montréal, en 1915, rehausse un peu le prestige de l'institution, et le départ du principal l'année suivante place, à la direction, Henri Laureys, qui saura asseoir l'École sur des bases plus solides. Après la Grande Guerre, son avenir semble d'ailleurs mieux assuré. En 1926, le gouvernement surprend les membres de la Corporation en mettant fin à son existence. Une nouvelle corporation voit le jour, celle des écoles techniques et professionnelles. L'École passe sous son autorité. Une autre période commence que l'auteur traitera ultérieurement dans un second volume.

L'ancien directeur de la revue *L'Actualité économique* a su communiquer, dans un style alerte et une écriture soignée, sa passion pour son *Alma Mater*. La qualité des reproductions photographiques qui émaillent le texte mérite également d'être signalée. Pour ce qui est du contenu, il faut cependant émettre certaines réserves. En l'absence d'une problématique générale, l'auteur s'éloigne trop souvent de son sujet. Fallait-il vraiment près de 400 pages pour relater les vingt premières années des HEC? À ce rythme, combien de tomes faudra-t-il pour se rendre à la dernière décennie du siècle? Tel un détective, l'auteur s'entête trop souvent à résoudre des énigmes qui sont bien secondaires, comme celle qui lui fait consacrer trois pages aux sculpteurs Henri et Philippe Hébert, présumés auteurs des ornements de l'édifice de la rue Viger. En bon pédagogue, Harvey fait revivre la société québécoise de la fin du siècle dernier pour mieux cerner les facteurs qui ont

mené à la création des HEC. Il était essentiel, nous en convenons, de rendre compte des conditions socio-économiques qui ont présidé à l'émergence d'un nouveau type de formation universitaire au Québec. Un seul chapitre au lieu de cinq aurait suffi. L'auteur ne se serait pas perdu dans une longue digression sur l'épidémie de variole de 1885 et n'aurait pas consacré un chapitre entier à la crise des frontières de l'Alaska. L'épisode de la guerre des religions prend également une place beaucoup trop importante. Non seulement y consacre-t-il un chapitre — où nous avons droit à l'histoire de la défense des États pontificaux contre Garibaldi —, mais l'auteur revient constamment sur le sujet. S'il est vrai que l'École a pu souffrir des phrases assassines d'un Armand Lavergne dans les pages du *Devoir*, nous doutons qu'elles expliquent, pour l'essentiel, les débuts difficiles de l'institution. L'absence de Canadiens français au sein de la grande bourgeoisie canadienne, un cours secondaire public qui tarde à se développer pour les catholiques, et des liens encore ténus entre l'École et la profession de comptable rendent compte beaucoup mieux, à notre avis, des difficultés de l'École à recruter des étudiants.

On s'étonne d'ailleurs que, dans une étude aussi exhaustive, Harvey ne nous ait pas fourni plus d'information sur les étudiants et les diplômés. Sortent-ils des académies commerciales de Québec et de Montréal? des collèges classiques? du Mont-Saint-Louis? Viennent-ils des milieux sociaux liés aux affaires et à l'industrie? Il faut attendre l'épilogue pour que l'auteur nous informe des secteurs d'emploi des premiers diplômés. Ces données méritaient d'ailleurs une analyse qui, peut-être, aurait permis de mieux comprendre les rapports qu'a entretenus l'École avec la société québécoise, en général, et les milieux d'affaires, en particulier.

La qualité et la rigueur du travail de Pierre Harvey le rapprochent, toutefois, beaucoup plus de l'historien professionnel que du mémorialiste ou de l'historien amateur. Souhaitons que, dans la suite de son travail, il se concentre davantage sur son objet de recherche et couvre l'ensemble de la période 1926-1996 dans un seul volume.